Goulet Richard (sous la dir. de), *Dictionnaire des philosophes antiques. III. D'Eccélos à Juvénal*

CNRS éditions, Paris, 2000. 15 × 24 cm, 1070 p. dont 50 p. d'*indices* et de tables.

Le présent volume est le troisième du *Dictionnaire des philosophes antiques* à paraître depuis une dizaine d'années. Il fait suite aux volumes I (« Abbamon à Axiothéa, 1989 ») et II (« Babélyca d'Argos à Dyscolius », 1994), témoignant de la progression régulière d'un grand projet conduit dans le cadre de l'Institut des Traditions Textuelles (CNRS) : la constitution d'une somme de référence prosopographique, bibliographique et historique sur les philosophes de l'Antiquité. Le projet se définit donc en fonction d'une double limite, dans l'objet et dans le temps.

Dans l'objet, d'abord, en excluant d'emblée la description, la comparaison ou la discussion des doctrines. Ce n'est pas l'objet de ce *Dictionnaire*. Une fois entendu qu'il ne s'agit pas d'un dictionnaire philosophique, mais d'un dictionnaire historique et philologique sur la tradition philosophique, l'utilisateur pourra en tirer son profit. Celui-ci est inestimable, car chaque notice est une synthèse méthodique, organisée selon des règles de rédaction définies scrupuleusement, et confiée aux spécialistes les plus incontestés de chaque auteur ou période traités.

Seconde délimitation, dans le temps cette fois : l'Antiquité. C'est-à-dire l'âge grec, puis romain, puis l'Antiquité tardive, où la tradition philosophique et scientifique constituée au sein de l'hellénisme dans les âges précédents a connu, surtout au Proche et au Moyen-Orient, quelques développements dans des langues différentes du grec et plus « autochtones », l'arménien, le géorgien, le syriaque, etc. Naturellement, un événement vient assigner un *terminus post quem* à ce développement historique : l'entrée en scène du « Moyen Âge ». Mais comme à l'évidence personne ne peut décider exactement quand commence, quelque part, le « Moyen Âge », ni même établir le degré de pertinence de cette périodisation eu égard au « temps culturel » propre à l'une ou l'autre de différentes aires culturelles concernées, on est contraint de légiférer par décrets. Si l'on parle du Moyen-Orient, le décret le plus habituel, et en un sens le plus « naturel », est de fixer le départ du « Moyen Âge » à la conquête arabe et à l'inclusion de ces régions sous influence byzantine à l'« Empire » arabe des Omeyyades. Mais comme d'autre part il est justifié, et même indispensable, d'observer des continuités, des rémanences de pratiques culturelles au sein d'un contexte politique renouvelé, on ne va pas assujettir l'histoire intellectuelle de l'« Antiquité » aux contraintes d'une périodisation imposée par l'écriture de l'histoire politique. C'est pourquoi un Père de l'Église comme Jean Damascène (m. ca. 745) trouve sa place dans ce volume (p. 989-1012, notice de V. Conticello) bien qu'il ait vécu sous le règne des califes omeyyades de Damas et que certaines de ses œuvres ne soient connues que par des traductions arabes. À l'inverse, certaines figures postérieures dans le temps de l'histoire mais épistémiquement « contemporaines » parce que relevant pleinement des pratiques intellectuelles et scolaires tardo-antiques, comme les premiers traducteurs chrétiens de l'époque abbasside, ne s'y trouvent pas. L'« Antiquité » n'ayant pas été arrêtée d'emblée à une date butoir, rien n'interdisait, en principe, de donner dans le volume une notice à Ḥunayn ibn Isḥāq (m. 873 ou 877), sinon peut-être qu'en tant, précisément, que traducteur, il ménage une sorte de transition entre la culture « antique » et la culture philosophico-scientifique d'expression arabe, donc « médiévale ». Bref, il n'est pas toujours simple de dire qui est « antique » et qui ne l'est pas. En cas de litige, le Dictionnaire privilégie généralement, et à bon droit, l'option large. Ainsi, pour mémoire et cette fois en Occident, le volume précédent avait donné une notice à Boèce (S. Gersh, p. 122), mort vers 524 dans les geôles de l'Ostrogoth Théodoric, et que l'historiographie moderne désigne classiquement comme « le dernier des philosophes antiques et le premier des médiévaux ».

L'un des partis pris les plus intéressants du *Dictionnaire de philosophes antiques* est de faire état, le cas échéant, de la réception médiévale, notamment arabe, des auteurs antiques dont il traitait, et de la documentation médiévale sur ces auteurs. La réception et la documentation arabes concernent évidemment le corpus philosophique et scientifique transmis au monde arabe essentiellement en l'espèce du corpus de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, avec ses textes-sources : Aristote, Platon et leurs traditions exégétiques respectives, ainsi que les productions propres des maîtres plus tardifs de l'école, Ammonius, Simplicius, Jean Philopon, etc. ; le corpus des œuvres mathématiques, médicales, etc., étudiées au sein de cette école. Mais aussi une partie importante de la tradition patristique grecque, préservée et transmise en arabe à partir de l'arabisation linguistique des communautés chrétiennes du Moyen-Orient. Rendre compte de tout cela était une difficulté, car il fallait surmonter l'obstacle du fractionnement des disciplines. La plupart des antiquisants et des patristiciens, en effet, ne sont guère familiers de l'arabe ni de la littérature d'érudition portant sur ce domaine.

Il y a cependant des exceptions. Ainsi, la notice « Évagre le Pontique », confiée dans ce volume à Paul Géhin, éditeur d'Évagre et excellent spécialiste non seulement de syriaque mais d'arabe. Les éditions de textes publiées par ce savant dans les « Sources Chrétiennes » témoignent de l'intérêt d'exploiter les versions arabes des textes patristiques comme témoins de la tradition grecque, ce qu'il est un des rares à faire. Les concepteurs du *Dictionnaire* ont donc intégré à leur équipe des arabisants tels que Maroun Aouad, Abdelali Elamrani-Jamal, Henri Hugonnard-Roche, Dimitri Gutas. Cette collaboration avait donné lieu dans les volumes précédents à des contributions de première importance. On rappellera seulement, à titre d'exemple,

BCAI 17 (2001) Goulet Richard (sous la dir. de) : Dictionnaire des philosophes antiques. III. D'Eccélos à Juvénal, recensé par Marc Geoffroy
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'étude qu'avait consacrée M. Aouad, en appendice de la notice « Aristote », à la tradition pseudo-aristotélicienne arabe de la *Théologie d'Aristote* (vol. I, p. 541-590).

Dans le dernier volume, ce type d'apport est réduit à des dimensions plus modestes. Cela tient en partie aux contraintes de l'ordre alphabétique, peut-être aussi à l'essoufflement de certaines collaborations. De fait, les spécialistes jadis conviés à traiter du domaine arabe n'interviennent quasiment plus ici (cf. la liste des auteurs du tome III, p. 9-12). La conséquence est que certains développements qui auraient été justifiés ou indispensables du point de vue du projet éditorial du *Dictionnaire* ont été ici soit seulement ébauchés, soit complètement sacrifiés. On ne sait laquelle des deux solutions est meilleure. Et surtout, évidemment, on ne saurait le reprocher aux rédacteurs.

Voici, ponctuellement, quelques lacunes de bibliographie qui nous ont paru flagrantes dans des notices qui auraient pu donner lieu à des développements ou appendices.

« Empédocle d'Agrigente » (R. Goulet, E 19, p. 66-88). Sur la réception arabe du philosophe présocratique, l'auteur cite (p. 87) F. Altheim et R. Stiehl, *Porphyrius und Empedokles*, Tübingen, 1954. On aurait pu mentionner aussi, des mêmes, une contribution beaucoup plus centrale, *Empedocles, Democritus Theophrastus in Arabic Translation*, 1961. Ces travaux ont récemment été réédités par F. Sezgin, *Pseudo-Empedocles in the Arabic Tradition. Texts and Studies*, Francfort-sur-le-Main, 2000.

« Galien de Pergame » (V. Boudon, G 3, p. 440-466). Dans son examen du corpus galénique, l'auteur mentionne plusieurs éditions de textes et travaux sur les versions arabes de Galien en passant en revue les œuvres perdues en grec et conservées seulement en arabe (p. 458-460). Mais aucune référence n'est faite à la réception de Galien chez les Arabes. Ainsi, l'auteur fait état (p. 460) de la réfutation par Alexandre d'Aphrodise du Commentaire perdu au « Que le premier moteur est immobile ». Cette controverse, précisément, n'est connue que par des sources arabes. Il aurait été possible de relever l'impact qu'elle eut dans la philosophie arabe médiévale en citant l'article de F.W. Zimmermann, « Al-Farabi und dir philosophische Kritik an Galen von Alexander », *in Abh. Akad. Göttingen*, 98, 3 (1974).

« Hermetica » (R. Goulet, H 79, p. 641-650). Pour l'hermétisme arabe, l'auteur se contente de renvoyer (p. 649) à l'*Inventaire de la littérature hermétique arabe* établi par L. Massignon dans les années cinquante, et repris dans les *Scripta minora* en 1969. Faut-il le dire ? depuis le temps, la connaissance a avancé. Des textes importants ont été édités et étudiés, comme par exemple dans le travail doctoral de I. Venero, *Studien zum ältesten alchemistischen Schrifttum. Auf der Grundlage zweier erstmals edierter arabischer Hermetica*, Fribourg, 1991.

Poursuivre cette liste n'aurait pas grand sens, puisque pour les raisons suggérées plus haut, les circonstances ont obligés les rédacteurs à limiter, voire à faire l'impasse sur cette dimension de leur travail. On peut seulement souhaiter que la collaboration qu'ils avaient engagée reprenne à l'avenir. Un *Supplément* aux volumes déjà parus devrait d'ailleurs bientôt combler une partie de ces manques.

Marc Geoffroy
CNRS – IRHT (section arabe)

BCAI 17 (2001) Goulet Richard (sous la dir. de) : Dictionnaire des philosophes antiques. III. D'Eccélos à Juvénal, recensé par Marc Geoffroy
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net